

# TEMPLON

## II

### OMAR BA

*ARTENSION*, septembre-octobre 2018

# L'ÉDITO

artension n°151  
un art peut en cacher un autre



« Un jour, j'ai remis un dessin à la place d'un devoir que je n'avais pas compris à un de mes professeurs. J'allais avoir zéro, de toute façon. Quand il m'a convoqué, j'ai cru qu'il allait me réprimander. Mais il a commencé à me parler de couleurs, de peinture, des beaux-arts. » En s'exprimant dans les pages de ce numéro d'*Artension*, Omar Ba apporte de l'eau au moulin à paroles fortes que constitue ce magazine. Témoigner, encore et toujours, de la nécessité d'échapper aux normes afin d'aborder la création, telle est une part essentielle de notre credo... Indispensable, alors que les conservateurs de tout poil – aux décisions plus technocratiques et carriéristes que curieuses et audacieuses – demeurent aux manettes de nombreuses institutions !

La roue tourne : qui le ministère de la Culture va-t-il sortir de son chapeau cet automne, pour diriger l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris ? Qui d'autre, pour diriger le Grand Palais, le musée d'Art contemporain de Lyon, le CAPC de Bordeaux, les galeries nationales du Jeu de paume, les Archives de France, etc. ? La liste est longue, égrenée cet été par notre concœur Roxana Azimi, dans *L'Hebdo du Quotidien de l'art* (n° 1548). L'heure de la retraite a sonné, pour nombre de pontes du monde de l'art contemporain français, épanoui durant les années 1980.

Aidez-nous à forger les arguments du *xxi*<sup>e</sup> siècle, en participant à la 5<sup>e</sup> édition du *Concours de critique d'Ar... Tension* (voir notre article). Nous avons soif d'une nouvelle génération émancipée et inventive, aussi fortement cultivée que finement joyeuse, reléguant le snobisme au siècle passé et abordant l'avenir avec humanité. La rentrée peut être belle.

FRANÇOISE MONNIN RÉDACTRICE EN CHEF

ci-dessus :  
Omar Ba et Barbara Tissier (lauréate du  
*Concours de critique d'Ar... Tension* en 2015)  
à la galerie Templon à Paris en juillet 2018  
© Jacques-Yves Guicia

en couverture :  
Svetlana Rasto – *Le Chasseur*  
2018 – technique mixte – 70 x 35 cm  
présenté au 40<sup>e</sup> Salon Figuration critique

TEMPLON

ii

OMAR BA

*ARTENSION*, septembre-octobre 2018

ENTRETIEN

# Omar Ba

Propos recueillis par Barbara Tissier  
Photographies : Jacques-Yves Gucia

TEMPLON

ii

OMAR BA

*ARTENSION*, septembre-octobre 2018



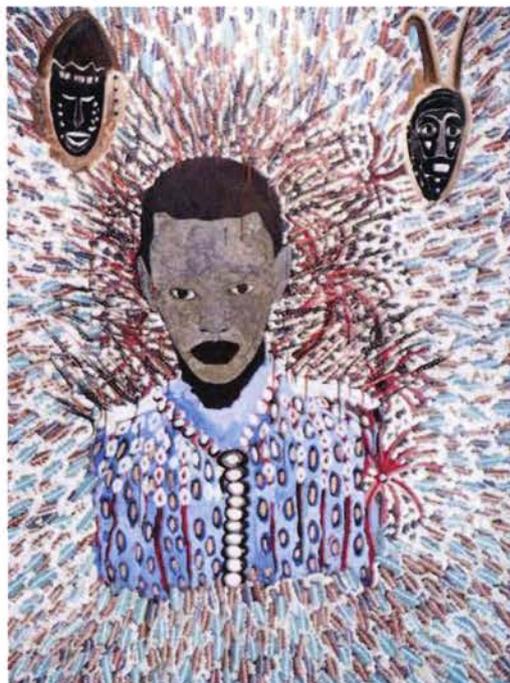
# TEMPLON



OMAR BA

*ARTENSION*, septembre-octobre 2018

## ENTRETIEN ▶ Omar Ba



“

**Vous avez une mission : raconter et vous faire entendre. Pourtant votre peinture narrative, loin d'être didactique, marque par ses énigmes et sa profonde poésie. Vos toiles s'apparentent parfois à des images de contes. Comment cela a-t-il commencé ?**

Tout petit – je suis né en 1977 – j'observais les artistes. Mais je n'ai commencé à m'engager dans la voie de l'art que plus tard. J'étais dans une école d'ingénieurs à Dakar. Un jour, j'ai remis un dessin à la place d'un devoir que je n'avais pas compris à un de mes professeurs. J'allais avoir zéro, de toute façon. Quand il m'a convoqué j'ai cru qu'il allait me réprimander. Mais il a commencé à me parler de couleurs, de peinture, des beaux-arts. Il m'a dit : « Que fais-tu ici ? Va vivre ton rêve, ta passion et, qui sait, gagner ta vie. » Le lendemain je suis allé me renseigner sur l'examen d'entrée aux Beaux-Arts. Cette conversation m'a donné le courage d'abandonner la sécurité de l'école très convoitée, dans laquelle j'étais entré.

**Vous étudiez aux Beaux-Arts de Dakar, et à la fin de votre cursus vous poursuivez vos études à Genève. Pourquoi ce choix ?**

Après mon diplôme, j'ai commencé à travailler dans mon

atelier, et à voyager. Je suis retourné rendre visite à mes professeurs aux Beaux-Arts et je suis tombé sur un symposium d'artistes suisses. Je me suis inscrit à un atelier de peinture murale. Le professeur m'a conseillé de postuler pour un master à Genève. Partir n'a pas été difficile, je voulais découvrir une autre façon de faire, d'apprendre. Le plus dur a été l'adaptation, une fois arrivé en Suisse.

**Adaptation et transformation aussi : à cette époque, votre peinture a beaucoup changé. Apprend-on et crée-t-on différemment selon l'endroit où l'on se trouve ?**

J'avais l'impression que nous vivions dans deux mondes parallèles ! Ce que je faisais n'était pas compris, ni même perçu. On me disait souvent : « Ta technique est bonne, mais qu'est-ce que tu veux dire ? » J'avais l'impression de parler sans qu'on m'entende. C'était frustrant. C'est là que je me suis tourné vers de plus en plus de figuration. J'ai vraiment quitté l'abstraction parce que je voulais parler en étant compris.

**Votre narration n'est pourtant jamais évidente. Les métaphores laissent les interprétations multiples. Le mystère**

de gauche à droite :

*Identity and Roots 2* – 2017  
huile, crayon, encre de Chine et  
acrylique sur toile – 200 x 150 cm  
© Templon, Paris & Bruxelles

*Promenade masquée 2* – 2016  
huile, acrylique, gouache et crayon  
sur toile – 200 x 200 cm  
© Templon, Paris & Bruxelles

# TEMPLON



OMAR BA

ARTENSION, septembre-octobre 2018



**“ L'enjeu pour un artiste africain aujourd'hui est de pouvoir faire face à cette mode et aux clichés. ”**

**et l'énigme sont présents. Que voulez-vous peindre et raconter ?**

Je ne veux pas être trop narratif. Je ne veux pas faire de la bande dessinée. Il faut qu'il y ait du mystère, du doute, mais que celui qui regarde ait les codes pour comprendre. Je suis toujours dans l'entre-deux. Je veux qu'on cherche et qu'on finisse par trouver. Je ne suis pas un artiste du « sans titre ». Je fais toujours attention à ce que le titre reflète le sens de l'œuvre, ou en révèle au moins une partie. D'ailleurs je ne peux pas donner de titre avant que l'œuvre ne soit complètement terminée. Car je ne sais jamais exactement où je vais. L'œuvre évolue pendant sa création et ce que je veux raconter aussi. Je peins plusieurs œuvres en même temps et l'évolution de chacune influe sur les autres.

**Vous préférez le carton à la toile. Est-ce pour sa légèreté, son relief ondulé ?**

J'ai commencé avec un atelier d'à peine 4 m<sup>2</sup>. Je n'avais pas de place, pas d'endroit pour stocker et je produisais beaucoup, l'atelier était surchargé. À cette époque je donnais des cours d'arts plastiques, dans une école qui achetait beaucoup de rouleaux de carton pour que les enfants peignent dessus. Cela

m'a donné l'idée de ce support bon marché, vendu au mètre. Il fallait trouver comment créer beaucoup avec le minimum d'argent. Et j'ai aimé l'effet, j'ai continué à l'utiliser.

**Depuis, vous avez un atelier à Genève et un à Dakar. Créez-vous de la même façon dans les deux pays ?**

De la même façon et mon idée ne change pas : je peux commencer une œuvre à Genève et la finir à Dakar, ou le contraire. Ce qui joue alors c'est la rupture, le changement de quotidien au milieu d'une création. Peu importe le sens, c'est le moment du basculement d'un univers à l'autre, le moment d'adaptation d'un monde à l'autre qui nourrissent mon œuvre. Ce qui est certain, c'est que je ne peindrais pas de la même façon si j'étais resté à Dakar. Quitter Dakar m'a permis de prendre de la distance et de mieux voir l'Afrique. Et vice-versa. En vivant ici, j'ai connu la réalité de l'Europe, qui n'était pas celle que j'imaginais de loin.

**Ce mouvement perpétuel d'adaptation se ressent aussi dans l'hybridité de votre imaginaire. Hybridité de vos personnages, mais aussi du rapport entre vos fonds**

# TEMPLON



OMAR BA

**ARTENSION**, septembre-octobre 2018

## ENTRETIEN ▶ Omar Ba

### OÙ

• Galerie Templon, Paris (3<sup>e</sup>)  
exposition Omar Ba,  
*Autopsie de nos consciences*  
du 8 septembre au 27 octobre

**doux et luxuriants et la dureté de vos thèmes. Une rencontre des contraires...**

J'essaie de rassurer et d'adoucir un propos très violent. Je considère ma peinture comme agressive, pourtant les couleurs claires et les plumages font passer la dureté en douceur. Et il faut dire que je cherche toujours à ce que celui qui regarde mon travail y passe du temps. Je veux retenir le regard le plus longtemps possible. C'est ce que permet la profusion de détails. Quand un détail attire l'œil, il est obligé de s'approcher pour voir le travail. Et quand le spectateur est « accroché » et s'arrête, c'est à ce moment-là qu'il peut se détacher, s'évader, rêver, faire ses propres assemblages, trouver un sens. Ensuite il prend de la distance, se recule à nouveau pour voir l'œuvre totale. Ce va-et-vient devant l'œuvre est essentiel. Et c'est aussi un clin d'œil à mes allers-retours à moi, entre deux mondes.

**Vous questionnez justement l'Histoire et les liens entre ces « deux mondes ». Vous interrogez le pouvoir, les dominations. Vous exhumez un passé souvent douloureux...**

L'Histoire est racontée par les vainqueurs, elle est tronquée. J'aimerais à travers mon œuvre, de façon très modeste, réparer des injustices, remémorer des oublis. À travers l'histoire des tirailleurs sénégalais, j'ai commencé à m'intéresser à la contribution énorme de l'Afrique à la Seconde Guerre mondiale. Un apport qui n'est jamais relaté. Même au Sénégal dans nos cours d'Histoire, c'est survolé. Mon grand-père maternel a fait la Seconde Guerre en France. Ma mère, mon oncle, m'ont raconté l'effort de guerre. Quand chaque famille devait donner des têtes de bœufs. Les seuls noirs que l'on voit dans les photos sont ceux qui portent le matériel. C'est là que j'ai commencé à peindre des soldats et des médailles. Une remise de médaille en peinture, pour réparer, à mon niveau.

**C'est la même chose en histoire de l'art ?**

Durant mes études, je n'ai jamais étudié un peintre noir. On nous parle des inspirations africaines de Picasso et des primitivistes. L'art africain c'est toujours l'art premier. Ça marque. Quand j'étais étudiant, j'avais plus de références dans la musique ou la littérature. On parlait d'Ousmane Sow, de Chéri Samba, de Basquiat. C'était presque tout. Peu d'artistes d'Afrique étaient dans les galeries, les musées.

**Aujourd'hui l'Afrique est à l'honneur partout. Galeries, foires, expositions. De grandes collections se constituent**

**« Je n'aimerais pas que l'engouement actuel (pour l'art africain) soit une mode. Il faut que ça soit le début d'une reconnaissance. »**

**autour de l'Afrique. Est-ce une mode, un marché tendance, ou la reconnaissance d'une partie de la création artistique qui a été longtemps sous-représentée, marginalisée ?**

C'est une étape nécessaire si c'est

le moyen d'exposer des artistes qui ne le seraient pas. Mais il faut faire attention aux tendances. Il y a eu l'art chinois, l'art indien... L'intérêt des gens à « tendance » à se déplacer de pays en pays, et puis on passe à autre chose. Je n'aimerais pas que cela se passe pour l'Afrique. Je n'aimerais pas que l'engouement actuel soit une mode. Il faut que ça soit le début d'une reconnaissance. C'est aussi à l'Afrique de soutenir ses artistes et de préparer ça. Il faut faire attention et ne pas compter que sur ces événements « spécial Afrique » qui ont lieu ailleurs. La Biennale de Dakar par exemple n'a pas attendu les feux des projecteurs. Elle a été précurseur. Et aujourd'hui, le critique d'art Simon Njami y fait un travail magnifique.

**Dans ce contexte, l'artiste aussi doit faire attention et être prudent ?**

L'enjeu pour un artiste africain aujourd'hui est de pouvoir faire face à cette mode et aux clichés. C'est un piège. Il ne faut pas se plier à ce que les gens veulent voir sur une œuvre dite « africaine » et tenir bon. On ne peut pas tous faire des masques et du vaudou. Je peins comme je suis. Dans un monde présent, contemporain. On m'a déjà dit qu'on attendait que j'expose à Dakar pour acheter une de mes œuvres, car elle y serait moins chère. Mes prix sont les mêmes, que l'œuvre soit exposée et achetée à Dakar, à Paris ou à Genève.

**Et ces grandes collections d'art actuel africain qui se créent ?**

On m'a déjà contacté. Il y a des gens qui ont presque tous les artistes africains. Une grande vitrine. Ce sont presque des musées et ça ne me pose pas de problème. Mais c'est illusoire de vouloir représenter l'art « africain ». L'Afrique est immense et multiple, il n'y a pas un « art africain ».

**Pourtant le marché de l'art aime étiqueter les catégories. Que pensez-vous de celle de « l'art contemporain africain » ? Existe-t-il ?**

Je n'aime pas cette catégorie qui enferme. On ne dit pas « l'art contemporain européen » on dit « art contemporain » tout court. Cela me renvoie à beaucoup de clichés et d'exotisme.

# TEMPLON

ii

OMAR BA

*ARTENSION*, septembre-octobre 2018

Quand on parle de musique africaine on s'attend toujours à de la musique traditionnelle, alors qu'il y a de la musique actuelle. Mais je sais que beaucoup de gens parlent d'art « africain » ou des « artistes africains » comme un tout, sans s'en rendre compte, et que ce n'est pas péjoratif dans leur bouche. Parfois c'est même une façon d'insister positivement, de donner à l'Afrique enfin sa place. Mais dans tous les cas de figure, quelle que soit l'intention, ça n'aide pas beaucoup.»

**Le grand marché de l'art, vous l'avez intégré. Vous travaillez avec la mythique galerie parisienne Templon. Comment cela s'est-il fait ? Un rêve, une consécration ? Est-ce impressionnant ?**

Je n'y aurais jamais cru il y a quelques années. C'est une reconnaissance. Et c'est une motivation. Ça pousse à être à la hauteur. Daniel Templon avait vu le catalogue d'une de mes expositions, préfacé par Alain Quemin, mais il n'était pas enclin à prendre un jeune artiste. Dans les foires, il suivait ce que je faisais. Je voulais changer de galerie et je discutais avec Nathalie Obadia, quand il s'est décidé. En 2016, très rapidement, il m'a proposé de faire une exposition en Belgique. J'étais très content mais honnêtement je me suis dit : « Comment vais-je faire ? Comment vais-je faire pour tenir ? » Je ne voulais pas être l'artiste d'une exposition.

**Une de vos œuvres fait partie des collections permanentes du Louvre Abu Dhabi ! C'est aussi une reconnaissance. Être au Louvre, qu'est-ce que cela fait ?**

C'est impressionnant et important. Je ne m'en suis pas vraiment rendu compte. C'est après que j'en ai mesuré l'ampleur : les galeristes m'en parlaient, les gens étaient très excités par la nouvelle. Je voyais aussi le regard des autres artistes. Tu sens que tu as quelque chose que les autres n'ont pas, ou pas encore. C'est dans le regard des autres que j'ai su à quel point ça pouvait être très important. Ce que je trouve le plus beau, quand on rentre au Louvre Abu Dhabi, ou dans une grande galerie, c'est que c'est une façon d'intégrer l'histoire de l'art. C'est faire les pas qu'il faut, pour alléger les pas de ceux qui vont me succéder. Il faut que ça serve aux plus jeunes. Mais je ne veux pas m'emballer. Moi je me dis toujours : « Et après ? » Mon seul questionnement est : comment créer encore, et créer quelque chose d'encre plus puissant. ♦

